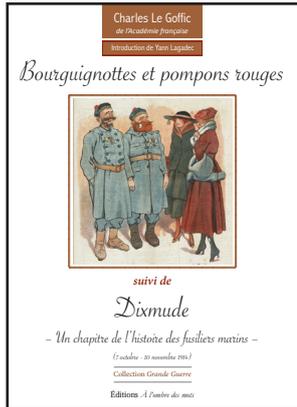


OFFRE SPÉCIALE

AMICALE NATIONALE DES FUSILIERS MARINS ET COMMANDOS (ANMC)



- Deux œuvres en un même volume
- Iconographie et documents inédits
- 29,90 euros-
- Tarif préférentiel : **28 euros**



- Un document unique !
- Le premier carnet d'un « simple » fusilier marin entièrement publié !
- 18 euros-
- Tarif préférentiel : **16,50 euros**

Faire œuvre de mémoire

■ Dans le cadre du Centenaire de la Grande Guerre, les éditions *À l'ombre des mots*, font œuvre de mémoire en :

- rééditant une partie de l'œuvre de guerre de Charles Le Goffic, - *Bourguignottes et pompons rouges* - *Dixmude, un chapitre de l'histoire des fusiliers marins, 7 octobre - 10 novembre 1914*
- éditant le carnet de guerre d'un fusilier marin costarmoricain, *Un fusilier marin à Dixmude : le carnet de Lucien Richomme (août 1914 - février 1915)*
- Les deux ouvrages sont introduits par Yann Lagadec.

Commande de deux livres : 47,90 euros — ■ Tarif préférentiel : 43 euros

BULLETIN DE COMMANDE :

- **Oui**, je désire commander au tarif préférentiel de **28 €** au lieu de ~~29,90 euros~~, le livre de Charles Le Goffic, *Bourguignottes et pompons rouges* suivi de *Dixmude*...
- **Oui**, je désire commander au tarif préférentiel de **16,50 €** au lieu de ~~18 euros~~, le livre de Yann Lagadec, *Un fusilier breton à Dixmude, le carnet de Lucien Richomme (août 1914 - février 1915)*
- **Oui**, je désire commander au tarif préférentiel de **43 €** au lieu de ~~47,90 euros~~, les **deux** livres cités ci-dessus

Je vous indique ci-dessous mes coordonnées :

NOM : PRÉNOM :

ADRESSE :

..... TEL :

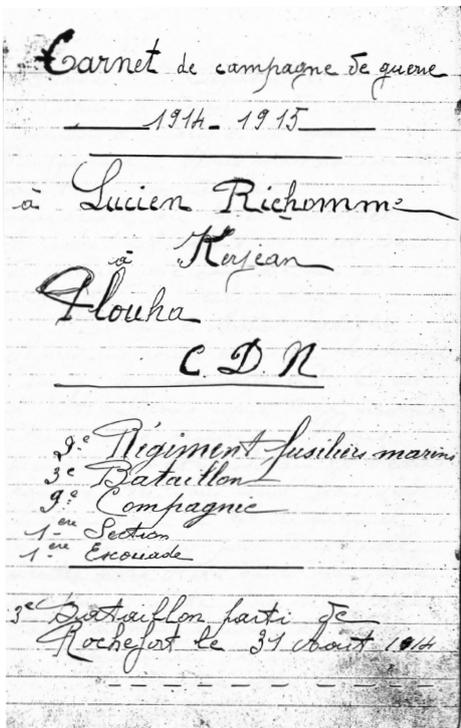
Nombre d'exemplaires souscrits : Montant total : €

Je joins mon chèque à l'ordre de : Marie-Claire Morin, *À l'ombre des mots*
26, rue Désiré Le Bonniec - 22 200 PABU alombredesmots@sfr.fr

Date : Signature :



*A Arras, place de la cathédrale,
1^{er} décembre 1915
(Charles Le Goffic, 4^e à droite)
(coll. R. Le Doaré).*



*La page de garde du carnet
de Lucien Richomme.
(coll. M. Le Bail).*



Lucien Richomme, mobilisé comme fusilier marin au 2^e RFM, fait partie de ces marins – la majorité – qui servent dans la brigade Ronarc’h sans avoir reçu de formation spécifique au combat à terre. Il a laissé dans son carnet des descriptions particulièrement précises des semaines passées autour de Paris en septembre 1914, de la marche vers Gand, de la bataille pour Dixmude, ou encore des offensives particulièrement meurtrières lancées autour de Steenstraete en décembre de la même année.

Rédigé au jour le jour, son témoignage, en s’attachant au quotidien des « Jean Le Gouin » sur le front de l’Yser, offre un indispensable complément au récit épique dû à la plume du futur académicien qu’est **Charles Le Goffic**.

Les combats pour Steenstraete vus par Lucien Richomme, décembre 1914

Le lieutenant commande : « En avant la 1^{ère} section ». Sans hésiter, comme un brave, il s’engage le premier dans le boyau [...]. Il faut de nouveau se mettre en avant mais cette fois par un boyau qui fait face aux mitrailleuses. Nous avons toujours de l’eau jusqu’au ventre et nous sommes pris en enfilade par les fusils, mitrailleuses et canons. Notre lieutenant voit l’impossibilité d’avancer car les fusils étant plein de vase nous ne pouvons les faire fonctionner ni ne pouvons mettre baïonnette au canon, d’ailleurs trente sur cinquante dont se compose la section, sont déjà hors de combat, et d’autres ont les pieds gelés [...]. Une heure après, le peu d’hommes qui restent reçoit l’ordre de se replier. Pour moi je l’échappe encore belle.

Pour ne pas passer sur les cadavres qui encombrant le boyau je veux faire 2 ou 3 pas en terrain découvert. Une balle traverse la poche de ma capote et épargne la lettre de ma chère fiancée que j’avais oublié d’expédier. Il nous faut rester, dans la petite tranchée [...] jusqu’à la tombée de la nuit et ayant toujours de l’eau jusqu’au ventre. Beaucoup de blessés ne pouvant avoir de soins meurent, et leurs cadavres n’apparaissent plus dans cette eau boueuse. Jusqu’à la nuit ce ne sont plus que cris et gémissements. Des pauvres blessés dont la tête seule émerge, supplient leurs camarades de leurs porter secours, et ils se noyent sous notre regard, impuissant à aller les secourir. Un de mon escouade voit son pauvre frère rendre le dernier soupir à ses pieds en criant : « Adieu Paul ! Je meurs ».

Enfin à 6 heures nous retournons. Dans mon escouade nous restons à cinq sur 16 que nous étions ce matin.